

Emmanuelle Pagano

Le Tiroir à cheveux

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Pour ma voisine qui ne l'est plus.

Le four est allumé, je sursaute et je lui dis non. Non. Titouan secoue la tête en riant. J'écarte son bras curieux, je m'accroupis et je ramène son corps vers moi. Il fait chaud à cause du printemps et des lasagnes. Le dos de Titouan est tiède sous le pyjama. Je soulève le haut pour mettre de l'air sur son torse. Il s'écarte. Je le reprends. Je passe la main dans ses cheveux mi-longs, les boucles brunes tremblent, on dirait du chocolat chaud mal préparé. Un peu trop épais, trop sucré sans doute. Il enlève ma main et se gratte la tête. J'aime les cheveux, même gras, rêches, épais. Mats, soyeux, souples au toucher, moites. J'aime toucher les cheveux. Regarder de près leurs formes, leurs couleurs, leurs textures. Et m'approcher des têtes, par der-

rière, par côté. J'aime surprendre les mouvements des mèches. Les renifler en douce.

Titouan regarde la vitre du four et redit non de la tête. Au front aux tempes l'ombre de sa frange en désordre a la couleur des mains gourmandes noircies par les châtaignes. Il transpire un peu à ces endroits et ça le fait friser aux bordures. Je ne sais pas si c'est le chocolat chaud ou les châtaignes qui me font le plus envie. C'est pas de saison, mais les lasagnes non plus. Titouan sautille, s'énerve comme un animal pris dans mes cuisses. Je le serre plus fort et ça le fait rire. Non, c'est chaud. J'ai envie de passer un balai de cou derrière ses oreilles pour le rafraîchir et le chatouiller.

Les cheveux de Pierre sont très différents. À force de frottements, ils se croisent et ne se démêlent plus. J'ai renoncé à le peigner matin et soir. Ils sont si fins si longs, il faut y passer des heures. Les blonds (lumineux) se mélangent et forment une sorte de cannage brouillon, pas tout à fait des dreads encore, les blonds dorés se faufilent sur et sous les blonds nacrés. Les couleurs de ses cheveux sont pleines de nuances. J'adore les reflets dans son cou quand je le soulève pour le porter jusqu'à son lit (on passe devant la porte-fenêtre, où le soir baisse la lumière, mon appartement est silencieux et ses cheveux bougent).

Ce soir Pierre est chez ma mère, j'ai pu cuisiner. Titouan adore ça, les lasagnes aux escargots. Il grimpe sur la chaise haute (je l'aide un peu). Le silence est pointillé de mouvements d'enfants et de chaises tirées. On est en plein quartier gitan, toutes les fenêtres sont ouvertes. Les maisons sont rassemblées. J'entends les enfants des autres comme si c'étaient les miens.

C'est un quartier compliqué. Les rues sont trop étroites pour venir en voiture (moi j'en ai pas de toute façon, j'ai même pas le permis). Entre chaque groupe de maisons, il y a des escaliers qui permettent de changer de rue, de prendre des raccourcis, ou juste de passer à l'ombre. Des rues entières en escaliers. Des rues qui ne sont pas des rues, mais des passages. Les touristes ne prennent ni les passages, ni les escaliers (c'est plein de chats et ça sent la pisse). Ils descendent en suivant la circulation jusqu'aux remparts. Il y en a de plus en plus, parce qu'on est presque en été. Ils s'arrêtent devant les porches, lèvent la tête vers les fenêtres à meneaux, s'écartent et prennent des photos. Ils hésitent devant Pierre attaché dehors, contre les marches de mon immeuble, au fond du long couloir obscur. Ces couloirs extérieurs qui conduisent de la rue aux maisons sont notés dans le guide,

alors ils s'avancent un peu et regardent vite fait, ils ont une impression frileuse, presque hors du temps. Je les vois essayer de nous voir, je dis chut, je resserre la corde. Ils reprennent la visite du village médiéval, gênés, quand Pierre bouge et se montre.

J'habite seule avec Titouan, et occasionnellement avec Pierre, pour que ma mère souffle un peu.

Elle veut souffler de plus en plus souvent. Pierre est très grand pour son âge. Il devient lourd, encombrant. Je le prends deux ou trois fois par semaine, parfois plus. Il est lourd pour moi aussi, il m'embarrasse. Sa poussette devient trop petite.

Titouan est si léger, à deux ans passés. Il fait la tournée des sourires dans tout le village. Je le promène dans la poussette de Pierre, sans difficulté. Il est marrant. Parfois je le prends avec moi pour aller en ville, faire les magasins.

Dans le car pour la ville, celui de huit heures trente, je rencontre mon ancienne voisine. Elle n'a pas souvent cours en première heure (elle est au lycée maintenant). On se dit bonjour, c'est tout. Avant, on avait au moins des mots, sinon des silences. Mes souvenirs de petite fille en manquent. On avait le temps de tout, même de ne rien dire. Maintenant c'est plus pareil. Elle descend avant moi (lourd sur ses épaules son sac à dos ouvert rempli de cahiers, de gros classeurs et de livres), un peu derrière les autres élèves, à la traîne et rêveuse, comme si elle se réservait une marge d'air. Je l'envie je crois. Ses cheveux désordonnés se coincent dans les bretelles du sac, elle grimace, essaie de les dégager. Après le car prend les allées et je la perds de vue.

C'est une intello, elle lit partout, même dans le car. Elle tient un livre comme je tenais une cigarette, par nécessité, par dépit, par distraction. Peut-être par habitude.

Elle me sourit certains matins entre deux pages. Elle tient ses cheveux et lève ses yeux tout bleus, je lui rends son sourire, elle retourne à son livre du moment, laisse retomber ses cheveux, noirs.

Moi j'ai abandonné mes études à la naissance de Pierre. Je venais de commencer une troisième d'insertion pour faire des stages, parce que les cours les livres, moi ça m'a toujours pris la tête. Je voulais être coiffeuse plus tard.

En attendant, je travaille au salon du village (coiffure mixte et salon de beauté), mais comme je n'ai pas de diplôme, juste un peu d'expérience, je ne fais pas les coupes. Les coupes, c'est le privilège de la patronne. Les jours de grand tralala, certains samedis, les matins de mariages, elle me laisse quand même égaliser des mèches, finir quelques carrés, des bricoles, pour pouvoir se consacrer au chignon baroque de la mariée. C'est mon rêve, faire une coiffure de mariée. Je m'entraîne sur moi quand je me trouve trop moche, mais c'est pas facile, et ça me déprime.

Arranger les cheveux des autres, les prendre dans mes mains, ça me travaille, j'ai du mal à me retenir. Un soir je me suis occupée comme ça des cheveux de Pierre. Il était étrangement calme, j'avais réussi à démêler ses nœuds après un long shampoing. On était tous les deux sur mon lit, Titouan dormait déjà. On entendait sa respiration si régulière qu'elle me paraissait sans fin. Elle aurait pu traverser les murs, le quartier le village les vignes, on aurait dit la mer. Il ne respirait pas fort, mais il dormait comme le bébé qu'il est encore, infiniment. C'est peut-être pour ça que Pierre était si calme. Je le maintenais assis dans mes jambes, croisées devant son torse. Ses cheveux glissaient dans mes doigts et s'enroulaient sur ses épaules. Le soleil très bas remontait des rayons tout chauds dans le mélange des blonds. Il était beau comme une fille de dos. J'ai repris la brosse posée par terre et je me suis tendue pour attraper ma grosse trousse de coiffure transparente (sur la tablette au-dessus de mon lit) en essayant de garder mes jambes tressées serrées. Je ne voulais pas qu'il se dégage, qu'il ait peur, qu'il en ait marre. Je voulais que ça dure.

J'ai sorti tous les accessoires de ma trousse. Des pinces fluos, des coquillages montés sur des chouchous, des barrettes garnies de pierres pastel,

des pics à chignons de toutes sortes, et même des plumes colorées, un va-va lavande, des mèches tressées et perlées, des élastiques en pagaille. J'en ai mis quelques-uns entre mes doigts, d'autres dans ma bouche et j'ai serré encore mes cuisses. J'ai senti une tension dans les hanches de Pierre, puis plus rien. J'ai brossé, tiré, tiré, entortillé ses cheveux dans tous les sens. J'ai recommencé plusieurs fois.

Le chignon était complexe et désordonné, magnifique. J'ai voulu voir s'il mettait en valeur ses grands yeux clairs vides. Je me suis penchée en avant. Ses yeux étaient fermés. J'ai senti son souffle sur mes joues, qui répondait fugitif à celui de Titouan. J'ai eu honte tout d'un coup. J'ai détaché ses cheveux, j'ai repêché les accessoires enfouis, j'ai tout rangé dans la trousse. J'ai ouvert mes jambes, la rancune aux genoux. Je me suis redressée pour soulever Pierre et je l'ai porté dans son lit. Je me suis couchée sur le mien. Les cheveux de Pierre dépassaient longs et défaits entre les barreaux. J'ai vu briller dans le soir une perle oubliée. J'ai pensé veilleuse et j'avais la flemme de me relever.

Au salon quand même je me sens utile. J'aide pour le ménage, je shampooine, je peigne d'épaisses tignasses, je lisse des lignes blondes, la règle des cheveux soyeux est un brossage bien fait.

Je prends mon temps. Je fais des mèches au pinceau, parfois des couleurs entières, de larges boues violettes où mes gants transparents passent et repassent. J'aime bien les matières comme ça, gluantes, terres humides, avec des odeurs prononcées, plus ou moins naturelles. J'aime malaxer, pétrir. Je suis toujours volontaire pour épiler à la cire, même les vieilles peaux. J'aime toucher. La patronne ça l'arrange, elle trouve ça ingrat. Je crois qu'elle aime pas trop les vieux. Moi non plus mais bon. Je passe derrière elle, pardon, et je mets les mamies sous le gros sèche-cheveux. Je les écoute, beaucoup.

J'embrasse mon petit garçon, et je ferme doucement la porte de la chambre. Il ne fait pas encore nuit. Je m'assois à la table de la cuisine, devant la porte-fenêtre, sous le crépuscule. Je n'allume pas.

La chambre des enfants, c'est aussi la mienne. C'est petit mais j'ai réussi à mettre les lits des enfants en parallèle (deux lits de bébé ça tient pas beaucoup de place), une petite table de nuit et une lampe entre les deux, et mon lit de l'autre côté, avec une étagère au-dessus pour servir de table de nuit. Dans mon coin il y a une petite fenêtre au ras du plafond, dans celui des enfants une fenêtre pareil, toute petite et tout en haut. C'est parce qu'on est juste sous les toits.

Il n'y a pas d'entrée dans mon appart, on rentre directement dans la cuisine. La cuisine, elle fait cuisine et salon (avec un petit balcon au bout, une porte-fenêtre pour y accéder, un rideau de perles pour éviter les mouches quand je laisse ouvert). Elle fait salle de bains aussi. Il y a un grand rideau en plastique pour séparer l'évier du coin douche. Derrière le grand rideau, une petite baignoire sabot, avec un large rebord. C'est pratique quand on a un bébé. Je peux changer Titouan sur le rebord, le mettre en pyjama avec une couche pour la nuit (il la mouille de moins en moins, il devient grand). Je peux m'y asseoir aussi, sur le rebord, quand je mets Pierre dans la baignoire. Il faut que je reste tout près. Il tient moins bien que son petit frère. Pour le changer, je le soulève et je le pose sur la table de la cuisine, parce qu'il est trop grand trop mou pour tenir sur le rebord.

Je n'aime pas surveiller le bain de Pierre. Il faut que je le cale avec des sortes de gros coussins en mousse que j'ai trouvés au magasin de bricolage (après je les essore bien et je les fais sécher sur le petit balcon). Pour l'instant, j'arrive à le laver assez facilement, coincé par les blocs de mousse dans ma baignoire sabot au fond de la cuisine.

Ma mère, elle s'y prend autrement, parce que sa baignoire est trop grande pour coincer Pierre

dedans, parce qu'il n'y a pas de large rebord pour s'asseoir juste à côté, parce qu'elle est fatiguée de se pencher et de le tenir avec la seule force des mains, des bras, des reins, de tout le corps qui n'est plus assez fort.

Elle allonge Pierre sur un lit recouvert d'une grande serviette, elle le lave au gant (elle trempe le gant dans une grande bassine posée sur la descente de lit). Je l'ai vue faire. J'ai vu comment l'eau de Pierre devenait sombre avant d'être jetée dans les toilettes. Parce que même avec les couches junior, il reste toujours un peu de merde aux fesses (les lingettes pour bébé, elles sont trop petites, étroites, on ne peut pas tout enlever).

Je n'aime pas ça, le bain de Pierre. C'est pas que ce soit si dégoûtant, mais je m'ennuie. Il joue distraitement avec l'eau, de sa main gauche, la seule qui bouge avec un peu de précision. Je ne suis pas sûre qu'il joue, mais on dirait (il grogne). Je le regarde jouer, quand je le regarde. Je ne le regarde pas souvent, parce qu'il ne sait pas ce que c'est, regarder. Me voir le regarder et le voir me voir, comme avec Titouan, qui rit à s'en noyer lorsqu'il trouve mes yeux, éclabousse tout le petit espace derrière le rideau et même un peu de la cuisine, avec des éclats d'eau jusque dans les yeux. Pierre

garde les siens toujours au sec. Ses yeux sont au plafond, alors c'est pas la peine. Je le bloque dans la mousse, je m'assois sur le rebord au cas où, et je prends un magazine, je le feuillette. Ou j'en profite pour me couper les ongles, m'épiler un peu. Sinon je me cherche des boutons (ma peau est trop grasse, il faudrait que je me fasse un soin au salon). De temps en temps je le dévisage, comme ça, parce qu'on ne sait jamais, mais si je croise ses yeux, je baisse les miens, parce que son regard nu, ça me fait devenir seule.

Quand la main gauche ne remue plus, se crispe, quand les grognements diminuent, j'ai peur qu'il s'endorme. Je le redresse un peu pour attraper la chaînette, je regarde côté cuisine en tirant sur la bonde, j'entends la baignoire se vider sans voir les eaux sales. Je passe le gant sur tout son corps, en commençant par le visage (j'ai pris la précaution d'abord de rassembler ses cheveux dans une couette rapide). Il se laisse faire. Je finis par son derrière, et s'il a fait caca, je tourne à peine la tête, c'est mon fils après tout.

Je le repose dans la mousse pour le rincer et certains jours il cligne les yeux quand l'eau passe sur son visage, comme s'il éprouvait je ne sais pas, une gêne, une surprise. Je me retourne juste le temps de rapprocher jusqu'à la baignoire la grande

table de la cuisine, recouverte d'une grosse serviette. Je le soulève pour le sortir, en essayant de dégager son corps des blocs de mousse, il se débat, on dirait qu'il a mal, mais il se calme vite, parce que je sais l'étendre tout en douceur sur la serviette, en retirant mes mains de son dos une par une, comme ça, délicatement. Il se tortille. J'aime bien le sécher, sur cette grande table, je prends une autre serviette, toute propre, je le couvre entièrement, je détache ses cheveux, je cache son visage, je frotte tout son corps, puis je le découvre peu à peu, calme, pour lui passer de l'huile d'amande douce et calendula, lentement, si lentement que j'ai l'impression de toucher quelque chose en lui, de caresser son rythme.

Il a plus de cinq ans mais je continue à lui passer de l'huile, comme à un bébé. Sa peau est tellement sèche rouge d'être inutile et toujours appuyée sur une poussette, un lit, de l'émail ou de la mousse. L'odeur de l'huile se mélange à celles du dehors. La porte-fenêtre est ouverte. Le rideau de perles attrape émiette les gouttes de la douche. Celui qui entoure la baignoire est replié. L'air du soir, tiède, traîne jusqu'à la table. Les deux rideaux bougent, légèrement, pleins d'eau et de chaleur. Titouan tourne autour de la table, Pierre se laisse toucher. Je m'assois sur une chaise pour que ça dure un peu plus longtemps encore.

Titouan veut faire pipi, toujours au mauvais moment, quand je m'occupe un peu trop de son grand frère.